

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

# LES FLEURS DE LA CHARITE

---

---

SOMMAIRE : — *Fin d'Année*, A. Nuncsvais — *Pour les Pauvres*, V. Hugo — *Les petits vieux*, C. J. Magnan — *Charité pour les morts*, Th. Lefebvre — *La Charité*, Ed. Ourliac — *Les sept œuvres de miséricorde*, L. Gautier — *Le pantalon de M. Petitjean*, H. Antson — *La guerre de course* — *Les 30 sous de St Vincent de Paul* — *Bibliographie* — *Correspondance*.

---

## FIN D'ANNÉE

Passé encor de bâtir, mais *bâtir* à cet âge.

Ceci vous prouve qu'il y a des moments pour construire tout aussi bien qu'il y a des époques pour semer. Or ce moment propice n'est certainement pas la fin d'une année scolaire. Les élèves insupportables, les maîtres épuisés, une température accablante, une poussière envahissante, tout se donne le mot pour rendre intolérable une fin d'année agrémentée de démolitions.

Au fait, j'ai oublié de vous dire que depuis une semaine nous avons à traiter avec les entrepreneurs : nous voulons construire, mais avant, il faut démolir. Pourquoi mettre à terre ce qui existe ? l'argent vous encombre-t-il au point de le jeter par les fenêtres ! Pardon, jusqu'à présent nous ne jetons par les fenêtres que les vieilles briques et les restes de cloisons délabrées. — Derrière une façade respectable se cachaient, auprès de notre chapelle, des classes d'un style assez difficile à définir, mais qui n'appartenaient pas au style commode, encore moins au style pratique (que MM. les architectes cultivent surtout ce dernier !). Dans une maison privée, on était arrivé, après avoir fait disparaître quelques cloisons, à disposer des classes : mais quelles classes ! Éclairage insuffisant et mal disposé : nos enfants devaient tourner le dos au professeur pour lire couramment. Il y avait cependant un avantage : le local étant très bas, la salle d'une superficie très modeste, le professeur n'avait pas à faire grand effort pour se faire entendre. Mais à ce beau côté quel revers ! Au bout d'une demi-heure l'atmosphère s'était raréfiée et on aurait pu se croire sur un des sommets des Alpes ou des Pyrénées, à condition toutefois de ne pas chercher les parfums que dégagent les plantes de la montagne. Nos enfants n'en mouraient pas ; il faut aussi reconnaître qu'il n'est pas nécessaire d'attendre ce résultat

dernier pour faire un changement. Nos pauvres professeurs, enfermés dans ce milieu la plus grande partie de la journée, n'étaient pas longtemps avant de ressentir une fatigue que l'enseignement à lui seul procure déjà assez vite.

Au mois de septembre nous serons installés dans nos nouveaux locaux. Je vous invite, chers lecteurs, à venir admirer non pas le luxe, je n'en voudrais pas, mais le confort dont pourront bénéficier nos enfants. Cette année, plus de 300 ont suivi les cours du Patronage; à la rentrée nous pourrons ouvrir nos portes plus grandes et donner l'instruction à 400 enfants. La maison sera grande, la Providence l'est encore davantage : c'est ce qui me tranquillise.

A. NUNESVAIS, Ptre,  
de la Congr. des FF. de S. Vincent de Paul.

En: la fête de S. Antoine de Padoue.

---

### POUR LES PAUVRES

Dans vos fêtes d'hiver, riches, heureux du monde,  
Quand le bal tournoyant de ses feux vous inonde,  
Quand partout à l'entour de vos pas vous voyez  
Briller et rayonner cristaux, miroirs, balustres,  
Candélabres ardents, feux éclatants de lustres,  
Et la danse, et la joie au front des conviés ;

Tandis qu'un timbre d'or, sonnait dans vos demeures,  
Vous change en joyeux chants la voix grave des heures,  
Oh ! songez-vous parfois que, de faim dévoré,  
Peut-être un indigent, dans les carrefours sombres,  
S'arrête, et voit danser vos lumineuses ombres

Aux vitres du salon doré ?

Songez-vous qu'il est là sous le givre et la neige,  
Ce père sans travail et que la faim assiège :  
Et qu'il a dit tout bas : " Pour un seul que de biens !  
" A son large festin que d'amis se récrient !  
" Ce riche est bien heureux, ses enfants lui sourient !  
" Rien que dans leurs jouets que de pain pour les miens ! "

Et puis à votre fête il compare en son âme  
Son foyer, où jamais ne rayonne une flamme,

Ses enfants affamés, et leur mère en lambeau,  
Et, sur un peu de paille étendue et muette,  
L'aïeule, que l'hiver, hélas ! a déjà faite  
Assez froide pour le tombeau !

Car Dieu mit ces degrés aux fortunes humaines.  
Les uns vont tout courbés sous le poids de leurs peines ;  
Au banquet du bonheur bien peu sont conviés.  
Tous n'y sont pas assis également à l'aise.  
Une loi qui d'en bas semble injuste et mauvaise  
Dit aux uns : Jouissez ! aux autres : Enviez !

Cette pensée est sombre, amère, inexorable,  
Et fermente en silence au cœur du misérable.  
Riches, heureux du jour, qu'endort la volupté,  
Que ce ne soit pas lui qui des mains vous arrache  
Tous ces biens superflus où son regard s'attache ;  
Oh ! que ce soit la charité !

L'ardente charité, que le pauvre idolâtre,  
Mère de ceux pour qui la fortune est marâtre ;  
Qui relève et soutient ceux qu'on foule en passant ;  
Qui, lorsqu'il le faudra, se sacrifiant toute,  
Comme le Dieu martyr dont elle suit la route,  
Dira : " Buvez, mangez, c'est ma chair et mon sang ! "

Que ce soit elle ! oh ! oui, riches, que ce soit elle  
Qui, bijoux, diamants, rubans, hochets, dentelle,  
Perles, saphirs, joyaux toujours faux, toujours vains ;  
Pour nourrir l'indigent et pour sauver vos âmes,  
Du bras de vos enfants et du sein de vos femmes  
Arrache tout à pleines mains !

Donnez, riches ! L'aumône est sœur de la prière.  
Hélas ! quand un vieillard, sur notre seuil de pierre,  
Tout roidi par l'hiver, en vain tombe à genoux ;  
Quand les petits enfants, les mains de froid rougies,  
Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,  
La face du Seigneur se détourne de vous.

Donnez ! afin que Dieu, qui dote les familles,  
Donne à vos fils la force, et la grâce à vos filles ;

Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit,  
Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges,  
Afin d'être meilleurs, afin de voir les anges  
Passer dans vos rêves la nuit.

Donnez ! il vient un jour où le monde nous laisse.  
Vos aumônes là-haut vous font une richesse.  
Donnez ! afin qu'on dise : " Il a pitié de nous !"  
Afin que l'indigent que glacent les tempêtes.  
Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes  
Au seuil de vos palais fixe un œil moins jaloux.

Donnez ! pour être aimé du Dieu qui se fit homme,  
Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme,  
Pour que votre foyer soit calme et fraternel ;  
Donnez ! afin qu'un jour, à votre heure dernière,  
Contre tous vos péchés vous ayez la prière  
D'un mendiant puissant au ciel.

V. HUGO.

---

## SOUVENIRS D'UNE CONFERENCE DE S. VINCENT DE PAUL

---

### LES PETITS VIEUX

(Récit adapté au charmant conte de A. DAUDET intitulé : *Les Vieux*.)

Là bas, tout au bout de St-Sauveur, dans un étroit logement sis au fond d'une cour, vit un ménage, un vieux, très vieux ménage, dans la plus douce quiétude, dans la plus heureuse tranquillité. Leur demeure est bien modeste : une table, trois chaises empaillées, un poêle à l'ancienne façon, un coin vitré, une vieille pendule, voilà tout le mobilier. Anciens paroissiens du Château-Richer, les bons vieillards vivent à la ville depuis plusieurs années. La misère noire était à leur porte, quand, un beau jour, ils furent découverts par la conférence de jeunes gens ; depuis ce temps, ils se reposent tout entier sur la vaillante générosité de leurs amis.

Pénétrons discrètement dans ce sanctuaire du pauvre tout à fait confiant dans la divine Providence.

C'est par une belle après-midi d'été — les conférences de jeunes gens visitent leurs pauvres l'été comme l'hiver — avant d'entrer, par la porte grande ouverte, nous apercevons dans

le calme de la petite chambre un bon vieux à pommettes roses, ridé jusqu'au bout des doigts, dormant au fond d'une berceuse à demi-usée. Un vent chaud de juillet se joue dans les rares mèches de cheveux blancs qui ornent son front : il est en chemise du pays. A ses pieds, gît un livre de plain-chant (un Vespéral), relique précieuse rappelant les jours heureux où le bon père était maître-chantre dans sa paroisse. Tout près du petit vieux, dans une berceuse semblable à celle que nous mentionnons plus haut, dort également une belle petite vieille à pommettes roses, ridée jusqu'au bout des doigts ; seulement, la vieille, plus discrète que son compagnon, dort la bouche fermée. Si elle s'appelait Mamette comme dans le conte de Daudet, on pourrait appeler son vieux Mamette, tant il ressemble à sa *chère créature*. Câlina blanche, mouchoir en pointe sur les épaules, jupe d'indienne noire, tabatière, mouchoir rouge, formulaire de prières tout vieilli, voilà la toilette de la petite vieille. — Ils dorment tous les deux si profondément, que les mouches au plafond et le chat sur la fenêtre en font autant. Seule, la grosse horloge ronfle tic-tac, tic-tac. Il n'y a d'éveillé dans toute la chambre qu'une grande bande de soleil qui tombe droite sur le vieillard.

Tout à coup, des bruits de pas se font entendre, le perron craque sous les vigoureux efforts d'une jambe de 20 ans. — Un vrai coup de théâtre ! Le vieux se lève en sursaut, la vieille se dresse, le formulaire de prières tombe, les mouches se réveillent, le chat tout effaré s'enfuit. . . . . et la pendule sonne. . . . — Bonjour, père François ! Bonjour, mère Julie ! — Ah ! ce sont les jeunes gens du Patronage. — Bonjour, ces Messieurs ; entrez vous asseoir.

Et la conversation de s'engager entre les vieillards et les jeunes gens.

A un moment donné, la vieille se rapproche d'un des visiteurs pour lui dire, désignant son mari : " Parlez plus fort : il a l'oreille un peu dure." Et lui, de son côté : " Un peu plus haut,, je vous prie : elle n'entend pas très bien." Les visiteurs élèvent la voix, et les deux vieillards de les remercier d'un sourire.

Et dans ces sourires fanés qui se penchent vers les membres de la Société de St-Vincent de Paul, les vieillards cherchent jusqu'au fond des yeux des deux jeunes gens l'image de leur fils mort au printemps de la vie, où exilé volontairement sur une terre étrangère.

## Charité pour les morts

(Pour les *Fleurs de la Charité*)

Que reste-t-il, après la mort, de tous les honneurs, de toutes les richesses pour lesquelles l'homme s'agite sans cesse ? Qu'importent aux défunts ces distinctions vaines, que nous recherchons avec une ardeur souvent coupable ? Que leur importe ces restes de gloriole humaine, par lesquels les survivants essaient de prolonger au delà de la tombe une existence par trop passagère ? La mort ramène l'égalité entre tous les hommes. Elle ne leur laisse que les choses qui leur appartiennent réellement. Les richesses, la gloire, tout cela existe hors de nous-mêmes. Mais ce qui nous appartient en propre, ce sont nos œuvres. Notre intelligence, c'est Dieu qui nous l'a donnée. Seuls les résultats d'une volonté libre peuvent nous être imputés sans crainte d'injustice. Si nous avons fait le bien ou le mal, nous seuls pouvons en être tenus responsables. Et cette responsabilité est terrible. Sur la terre, il nous est arrivé bien souvent de cacher nos véritables motifs sous des apparences trompeuses : mais après la mort, nulle duperie, nulle erreur n'est à craindre. Celui qui nous juge a tout vu, tout entendu : n'a rien oublié. Il faut que la Justice divine soit entièrement satisfaite.

Détournons nos regards du triste spectacle des âmes perdues sans retour, et rappelons-nous ces nombreux amis qui sont emprisonnés, en attendant qu'ils aient satisfait entièrement à leur dette. Ils sont impuissants à payer par eux-mêmes. Ils ne peuvent qu'expier, sans avoir aucun moyen d'atténuer ou d'abrèger leurs souffrances.

Personne ne viendra donc à leur secours, personne ne diminuera leurs lourdes obligations ? N'avaient-ils point d'amis sur la terre ? Ne se trouve-t-il personne qui ne leur ait protesté de son dévouement sans bornes ? Oubliés, déjà oubliés ! Ils sont à peine disparus, et déjà les plaisirs de ce monde ont quasi effacé de notre mémoire ces amis dont l'amitié devait être éternelle. Comment ! l'homme est-il ainsi fait ? Sa faculté de ne penser qu'aux choses du présent est donc bien puissante, que nous nous prenons souvent de honte de notre peu de souvenance des êtres qui devraient vivre sans cesse dans notre mémoire ?

Lorsque nous nous livrons aux plaisirs, que nous prenons part aux fêtes, aux amusements multiples de la terre, ne nous vient-il jamais à l'esprit qu'une année, deux ans, dix ans auparavant, telle ou telle personne se trouvait à nos côtés, et participait aux mêmes plaisirs ? Ne nous demandons-nous pas quelle peut être actuellement leur condition ? Ne nous sommes-nous point demandé si les fêtes auxquelles nous avons pris part ensemble ne sont pas actuellement expiées d'une manière bien cruelle dans un autre monde ?

Et que faut-il pour soulager leur misère ? Les morts sont-ils aussi exigeants que nos amis vivants ? Demandent-ils que nous leur sacrifions notre liberté, notre santé, nos richesses ? Toutes ces choses qui nous tentent, qui nous conduisent trop souvent au mal, ne sont rien pour les défunts. Les richesses de la terre ? mais ils n'en ont nul besoin. Souvent les hommes se divisent pour quelques misérables centins, pour une situation lucrative. Les morts ne nous envient pas de pareils avantages.

Nos amis nous privent de notre liberté. Ils nous entraînent dans des assemblées désagréables, ils nous forcent à les suivre dans des veillées, des réjouissances des plus ennuyeuses. Les morts n'ont point de pareilles nécessités.

Mais alors que nous demandent-ils ? Une chose bien peu recherchée, une chose que l'on n'envie guère en ce monde, parce qu'on n'en connaît pas la valeur : une prière. Les prières et les bonnes œuvres : voilà la manière de prouver notre reconnaissance envers les défunts. Peu importe que nous poussions des gémissements, que nous fassions entendre des cris de désespoir : tout cela ne leur sert de rien, si nous n'ajoutons aucune de ces supplications qui touchent le cœur de Dieu, et lui font ouvrir les trésors de sa miséricorde. Voilà ce que les morts attendent de nous, et trop souvent leur attente est trompée. Pourtant le titre d'ingrat nous paraîtrait une insulte. Examinons si les défunts ne seraient pas en droit de nous le décerner.

Si la reconnaissance ne nous est pas un motif suffisant, pensons un peu à nous-mêmes. Soyons charitables par égoïsme, s'il est permis d'accoler ensemble deux idées aussi différentes. Faisons miséricorde, pour que miséricorde nous soit faite à notre tour. Nous ne vivrons pas toujours. Nos jours sur cette



terre durent bien peu. Dans l'autre monde, serons-nous traités d'une autre manière que nous aurons traité les autres ? Si nous n'avons prié pour personne, la justice divine ne permettra-t-elle pas que nous soyons mis en oubli ? Ne rendra-t-elle pas impuissantes les prières que l'on pourrait faire à notre intention ?

Ne soyons pas sourds à cette demande des chers défunts : *Miserere mei, saltem vos amici mei*. Ayez pitié de nous, vous au moins qui êtes nos amis. Hélas ! nous ne méritons guère le titre d'amis, si de pareilles supplications nous laissent indifférents.

THOMAS LEFEBVRE.

---

## LA CHARITÉ

—N'y a-t-il plus, dit Philadelphie, une seule de ces anciennes communautés qui s'occupe des malheureux ?

—Allez voir, elles sont plus charitables que puissantes, mais il n'en coûte rien de les solliciter.

L'administrateur lui délivra le nom d'une maison pieuse et fit mine de se replonger dans le fatras de son bureau.

Philadelphie s'achemina vers la maison désignée avec un pauvre homme qui voulait bien le conduire. Une religieuse tout effrayée ouvrit une vitre et leur demanda ce qu'ils voulaient. Philadelphie lui conta sa peine.

—Hélas ! mon pauvre monsieur, lui dit-elle, nous ne pouvons plus rien ; non seulement on ne nous donne plus d'aumônes à distribuer, mais nous tremblons à chaque instant d'être dépouillées du peu qu'on nous laisse. Je vous ai pris pour un de ces malheureux qui viennent piller, les jours d'émeute, la maison qui leur donne du pain et du bouillon quand ils sont malades ; cependant il ne sera pas dit que vous aurez en vain frappé chez nous. Voici un pain blanc et un petit écu ; nous voudrions donner davantage. Philadelphie remercia la bonne femme en pleurant, et partagea l'aumône entre son compagnon et son chien. Mais le quatrième jour, le pain disparu, l'écu dépensé, le compagnon, mourant de faim, alla chercher fortune ailleurs. Philadelphie se dit : fuyons Paris, la charité n'est pas là ; on y prend trop de plaisirs pour songer aux malheureux. Il se mit en campagne de son côté. Après trois jours de marche, affaibli, désespéré, il tomba sur la neige, au milieu des

champs, où son chien l'avait conduit ; il n'avait plus qu'à mourir là. La nuit était venue, il perdit connaissance, et le chien se mit à hurler dans les ténèbres. Un homme vêtu de noir, qui passait à cheval, descendit au bruit et vint palper Philadelphie ; il le ranima avec une gourde pleine de bon vin, et lui dit : Je suis le curé d'un petit pays qui est là-bas. Venez chez moi ; la Providence aura soin du reste. Il le fit monter sur sa bête, et suivit à pied, la houssine à la main. Il y avait au logis un bon feu de bûche qui rétablit Philadelphie, et devant la cheminée une petite nappe grise bien propre où l'on servit aussitôt une soupière de bonne soupe fumante ; la servante mit un second couvert, Philadelphie but et mangea, et recouvra la parole. Le pauvre chien ne fut pas oublié.

Quand vint le fromage, le curé pria son hôte de lui conter ses malheurs. Philadelphie finit en disant qu'il était surpris qu'une nation comme la France, et que le clergé surtout, qui comptait tant d'âmes pieuses et charitables, pussent laisser sans secours des misères comme la sienne.

—Que voulez-vous qu'on y fasse ? dit le curé ; avant la révolution le clergé possédait, il est vrai, des biens immenses, qui ont fait assez crier ; mais il n'est pas moins vrai que tout le bas peuple, pour ainsi dire, en vivait. Les couvents, les chapitres, et jusqu'aux hôtels des particuliers, étaient autant d'hôpitaux. Chez les chartreux, les carmes, les minimes, il y avait tous les jours une distribution de vivres à la porte. J'ai connu la veuve d'un financier qui donnait tous les mois deux mille livres de charité en nature. L'aumône était dans l'habitude des bonnes maisons. Les hôpitaux, sous la direction gratuite des princes de l'Église et de sages magistrats, étaient desservis par des congrégations dont chaque membre, débarrassé de soins personnels par ses vœux, se vouait tout entier au soulagement de ses semblables. . . .

—Je vois très clairement, dit Philadelphie, qu'on a eu tort d'arracher aux pauvres jusqu'aux biens de la religion.

—Cependant, dit le curé, j'établis une fondation en votre faveur : j'ai besoin d'un sacristain, et vous ne me quitterez plus : ma maison est assez grande pour deux.

En effet, Philadelphie finit en paix ses jours au presbytère ; mais il ne voulut jamais donner aux quêtes pour les hôpitaux de Paris, parce que, disait-il, elles ne se faisaient qu'au profit des pauvres administrateurs, des pauvres chefs de bureau, des pauvres entrepreneurs, etc., etc.

## LES SEPT ŒUVRES DE MISÉRICORDE

## VII

ENSEVELIR LES MORTS.

Ils étaient trois : un protestant, un déiste, un athée. A eux trois ils niaient les trois termes de la Vérité éternelle : “ Pas d'Église,” disait le premier.— “ Pas de Jésus-Christ,” disait le second.— “ Pas de Dieu,” disait le troisième.

Cependant le pays qu'ils habitaient était tout catholique : ils y étaient les derniers et les seuls ennemis de l'Église. Mais plus la Vérité étendait ses conquêtes dans le monde, plus ils s'enorgueillissaient dans leur infernal isolement, plus leur rage se donnait carrière. “ Pas d'Église,” disait le premier. “ Pas de Jésus-Christ,” disait le second. “ Pas de Dieu,” disait le troisième.

Or la mort vint à passer dans ce pays. La contagion atteignit le protestant, le déiste et l'athée. Les trois malheureux sentirent le coup et grincèrent des dents. Mais l'Église ne les délaissa point et envoya près du protestant une sœur de charité, près du déiste un capucin, près de l'athée un enfant. L'Église avait bien choisi ses ambassadeurs : ils n'en furent pas d'abord mieux accueillis.— La sœur de charité passa trente nuits au chevet du protestant, et lui parla quelquefois de la Vierge Marie ; le capucin raconta la vie de saint François au déiste ; l'enfant récita son catéchisme à l'athée.— Peu à peu, très lentement, leurs intelligences s'éclairèrent, leurs cœurs s'échauffèrent, la grâce vainquit : “ L'Église est de Dieu,” dit le premier, en serrant la main de la sœur. “ Jésus-Christ est Dieu,” dit le déiste à l'enfant de saint François. “ Il y a un Dieu,” dit l'athée en embrassant l'enfant.

Et ils se communiquèrent mutuellement les croyances qui leur manquaient encore. Dieu leur laissa le temps de rendre ainsi les derniers devoirs à sa Vérité qu'ils avaient méconnue ; après quoi, ils moururent. “ Sainte Église ! ” disait le premier. “ Doux Jésus ! ” disait le second. “ O mon grand Dieu ! ” disait le troisième.

L'Église fit ensevelir avec honneur les derniers de ses ennemis dans cette heureuse contrée. Le dernier protestant, le dernier déiste et le dernier athée eurent les yeux fermés par les vainqueurs de leurs âmes, par leurs convertisseurs. Leurs fu-

nérailles furent magnifiques, et l'Église, après avoir enseveli de ses mains depuis l'origine du monde tant de terribles ennemis, n'eut plus jusqu'au temps de l'Antechrist qu'à ensevelir de fidèles enfants et qui avaient souhaité, toute leur vie, d'être portés dans les bras de leur mère l'Église jusqu'aux bras éternels de leur Père céleste !

LÉON GAUTIER.

---

### Le pantalon de Monsieur Petitjean

Monsieur Petitjean s'était acheté un pantalon tout fait : il l'avait essayé à la grosse, en le mettant devant lui, en homme qui voit du premier coup. Il était certain de son affaire ; mais voilà que rentré chez lui, en l'essayant pour de bon, le pantalon traînait à terre : il eut beau tirer sur les bretelles, il y avait au moins six pouces de trop.

Bien loin de se désoler de ce contretemps, monsieur Petitjean se dit à lui-même : " En faisant couper le bas, j'aurai de belles pièces pour raccommoder le fond lorsqu'il sera percé." Là-dessus, il s'en va trouver madame Petitjean et, de son air le plus aimable : " Chère, je me suis acheté un pantalon ; je l'ai pris un peu long, six pouces de trop, exprès, pour avoir des pièces ; tu es si adroite qu'en deux coups de ciseaux et quelques coups d'aiguille, tu l'auras raccourci et ourlé à la bonne mesure, et ainsi je pourrai l'étreindre demain." — Mais madame Petitjean en était au passage le plus poignant de son feuilleton ; elle répondit d'une façon plutôt distraite : " Certainement, cher, je le ferai, avec plaisir, mais pas aujourd'hui. je suis un peu fatiguée ; demain je m'y mettrai, et tu pourras l'étreindre après-demain.

Sans témoigner de mécontentement, monsieur Petitjean laisse madame Petitjean à ses héros et va trouver madame Grosleau, sa belle-mère : " Chère belle-maman, j'ai acheté un pantalon : je l'ai pris exprès un peu long, vous savez, par économie, pour avoir des pièces ; vous seriez bien aimable de me le raccourcir de six pouces, avec votre habileté ce sera l'affaire d'un quart d'heure ; je voudrais l'étreindre demain." Mais madame Grosleau, par exception, n'était pas de bonne humeur ; elle l'envoya promener. Monsieur Petitjean n'avait plus qu'une ressource.

A ce moment la maison résonnait comme si quatre ou cinq cents feuilles de tôle dégringolaient les unes après les autres dans l'escalier. C'était mademoiselle Petitjean qui de ses jolis doigts roses cherchait à défoncer le piano, sous prétexte d'exécuter une *romance sans paroles* du professeur Bémolski. — “ Comme c'est joli, ce que tu joues là, chère petite ! dit monsieur Petitjean ; quelle délicatesse dans ces petits doigts-là ! . . . Ne voudrais-tu pas, mon Angélique, rendre service à ton petit père, en coupant six pouces au bas de ce pantalon et en refaisant les ourlets ? — Oh ! comme c'est ennuyeux d'interrompre ma leçon, cher papa ! . . . Maman ne pourrait-elle pas vous faire cela ? . . . elle aurait fait plus vite que moi et bien mieux . . . ” Le “ cher papa ” qui sentait la mauvaise humeur le gagner, partit sans répondre, pour ne pas dire de choses désagréables à son Angélique.

Le souper ne fut pas gai, ce soir-là ; monsieur Petitjean se coucha presque aussitôt après. La veillée s'en ressentit ; le piano respectait le sommeil paternel. Au bout de quelques temps Angélique se retira dans sa chambre se disant à elle-même : “ Ce pauvre petit père ! je n'ai pas été gentille avec lui ; il faut que je répare cela. ” Elle prit le pantalon, coupa six pouces, refit les ourlets et le remit à sa place. Madame Petitjean vint ensuite pensant : “ J'ai manqué d'attention envers ce cher homme, c'est bien vilain, il faut réparer cela ! ” Vite, elle prend le pantalon, coupe six pouces, refait les ourlets et le remet en place. Enfin, à son tour, madame Grosleau, prise de remords : “ ce pauvre Petitjean ! dit-elle, comme j'ai été peu aimable ! je vais lui faire une surprise ! ” Et les ciseaux coupent six pouces, et l'aiguille vole comme l'éclair, et le pantalon est remis en place, à la hâte, raccourci d'un pied et demi.

Monsieur Petitjean à son réveil, s'aperçoit qu'on a touché à son pantalon ; il le passe à la hâte. Mais quelle stupéfaction ! . . . et quelle fureur ensuite ! Dans ce costume de bain, il vient faire une scène épouvantable à madame Petitjean, puis à madame Grosleau, puis même à son Angélique. Toutes trois pensent qu'il est devenu fou, et, malgré leur frayeur, ne peuvent cependant s'empêcher de rire aux larmes. Chacune pense intérieurement à l'ourlet ; on s'explique, monsieur Petitjean se se calme peu à peu et finit par rire lui-même.

Il en fut quitte pour acheter un autre pantalon de la même étoffe, toujours par économie, afin que le premier pût servir pour les pièces. Mais celui-là, il le prit juste à sa taille.

HENRY ANTON.

(Pour les *Fleurs de la Charité*).

---

## La Guerre de Course

La lutte engagée entre l'Espagne et les Etats-Unis remet en question la guerre de corsaire. Un livre récemment paru nous retrace les campagnes du fameux Robert Surcouf; nos lecteurs nous sauront gré de leur donner le récit de la victoire la plus audacieuse du corsaire malouin.

Monté sur son fin voilier, la *Confiance*, il croise vers les brasses du Bengale... Un matin du mois d'octobre 1800, la vigie signale un bâtiment qui arrive par le bossoir de bâbord. — Est-il gros? demande le corsaire. — Très gros! La prudence exigeait que l'on évitât cette rencontre. Mais Surcouf était ce jour-là d'humeur belliqueuse; puis il avait remarqué chez ses hommes quelques vellétés d'in discipline, et il pensait qu'une diversion violente leur serait avantageuse. — Laisse arriver, mets le cap dessus! dit-il au contre-maître... Un hurrah infernal répond à cet ordre. Surcouf fait amener un baril de rhum qu'il défonce; il verse une abondante rasade aux marins, et les harangue: — Enfants, voici un beau vaisseau que le ciel nous envoie. Avant peu d'heures, il sera à nous, je vous le promets. L'affaire sera chaude, car son artillerie est plus puissante que la nôtre, et son équipage plus nombreux. Mais chacun de vous vaut bien trois Anglais, je pense?... — Oui! Oui! hurlent les hommes en chœur. — Pour prix de l'assaut que vous allez livrer, je vous accorde une heure de pillage sur tout ce qui ne sera pas de la cargaison." Cependant les passagers du *Kent*, se reposant sur la taille de leur navire, regardent ce mirmidon qui ose montrer des intentions menaçantes. L'issue du combat, s'il s'engage, ne saurait être douteuse. Le brave capitaine Rivington achève de les rassurer par sa mâle attitude. "Messieurs et vous, mesdames, je vous invite à assister à la prise d'un corsaire français ou à le voir couler, s'il refuse de se rendre." A peine a-t-il achevé son discours qu'il reçoit de la *Confiance* une

décharge meurtrière; il y réplique aussitôt, mais la *Confiance* est protégée par sa petitesse même contre les boulets qui passent au-dessus d'elle sans l'atteindre, tandis que le *Kent* offre aux Français une large cible. Nos grenades y pénètrent. Une brèche est pratiquée. Cent Malouins l'escaladent et se mesurent avec les six cents matelots de Rivington. Surcouf est à leur tête. Il est invulnérable; les projectiles sèment la mort autour de lui sans l'effleurer. Il semble qu'une divinité le protège. Il s'empare d'un canon, le charge jusqu'à la gueule, le retourne contre les Anglais qui se trouvent ainsi foudroyés par leurs propres projectiles. Au bout de trois quarts d'heure, la bataille est achevée et le *Kent* nous appartient. . .

“ — Je vous ai promis une heure de pillage, dit Surcouf. “ Allez, mes braves ! ”

---

### Les 30 sous de St Vincent de Paul

Celui qui devait distribuer des millions, nourrir des provinces affamées, racheter plus de douze cents chrétiens esclaves en Barbarie, fit de bonne heure l'apprentissage de la charité. Suivant la remarque de son premier historien, il pouvait dire comme Job “ que la miséricorde était née avec lui. ” Pauvre lui-même il trouvait encore à faire la charité, et jamais un malheureux ne le rencontrait sans recevoir quelque secours. Son père l'envoyait au moulin: le long de la route il fallait s'arrêter souvent pour donner aux mendiants une poignée de farine. C'était peu, mais la famille de Vincent était pauvre elle-même et les charités se renouvelaient souvent. Le jeune prodigue se faisait facilement pardonner ses libéralités, car, ainsi que le remarque l'historien de notre Saint, “ son père qui était homme de bien, témoignait n'être pas fâché. ”

Un jour cependant, Vincent se crut riche. A force d'économie longue et patiente, il avait amassé la somme, considérable pour lui, de trente sous. Quel trésor pour un petit père ! Les sous sonnaient joyeusement au fond du sac qui les retenait prisonniers. Combien de fois l'enfant avait-il compté sa fortune ? Souvent, sans aucun doute. Quels projets ne devait-il pas former ! Avec trente sous il lui semblait que l'on devait acheter bien des choses ! Quelle surprise à la maison, lorsqu'il pourrait offrir quelque objet précieux ! Chemin faisant, il rencontre

un pauvre qui lui tend la main. Le cœur de Vincent se montre tel qu'il sera toujours. Peut-il jouir en égoïste tandis que d'autres souffrent ? Depuis longtemps il épargne sur son nécessaire. Qu'importe ! il peut soulager un malheureux ; l'idée ne lui vient même pas d'hésiter. Il prend son trésor et sans rien se réserver pour lui, sans avoir l'idée du partage, il jette dans la main tremblante du vieillard les trente sous : toute sa fortune ! Le sourire du vieillard fut sa récompense. L'enfant s'éloigna joyeux, aspirant après le jour où il pourrait se donner lui-même au service de " ses Seigneurs les pauvres ".

ALEXANDRE LECLERC.

---

## LES ABONNEMENTS

Que nos abonnés qui sont en retard pour le paiement de la Revue s'enrichissent au plus tôt en payant leur dette.

Cherchons de nouveaux abonnés. Les personnes qui nous envoient dix abonnés nouveaux sont inscrites comme agrégés : elles ont droit à des prières spéciales et particulièrement à une messe par mois.

---

## BIBLIOGRAPHIE

ETUDES SUR L'AMÉRICANISME.— Le Père Hecker est-il un saint ? par Ch. Maignen, prêtre de la Cong. des F.F. de Saint-Vincent-de-Paul, Docteur en théologie.

L'esprit nouveau pénétrerait-il dans l'Eglise ? Nous pourrions le croire d'après les théories qui se font jour dans certaines publications. Cette tendance est accusée sans détour dans la vie du R. P. Hecker fondateur des Paulistes. Sans mettre en doute la bonne foi du P. Hecker, pas plus que le zèle des membres de sa Congrégation, M. l'Abbé Maignen discute, avec la précision et le calme d'un théologien, ces théories nouvelles. Il signale avec une justesse que les esprits sérieux reconnaîtront, la témérité de ces idées, leur opposition radicale avec le dogme traditionnel, les conséquences pleines de dangers qui en découlent. Ce livre est des plus intéressants et recevra le meilleur accueil de ceux qui avec raison se méfient de cet esprit américanisant.

L'ABBÉ DAVID-HENRI TÊTU curé de St-Roch des Aunaies, par Mgr H. Têtu P.D.

Cette notice biographique n'est pas des plus complètes, elle a cependant le grand mérite de retracer en quelques pages et de faire revivre la figure sympathique d'un prêtre zélé et des plus charitables. Mgr Têtu était tout indiqué, à plus d'un titre, pour nous faire pénétrer dans cette vie sacerdotale

LA FORME CHRÉTIENNE DE L'ASSURANCE POPULAIRE.— Essai sur la mutualité par J. N. Amédée Denault, L. L. B.

Etude intéressante et consciencieuse sur l'histoire de la mutualité et la manière de l'adapter aux exigences de la vie moderne.



Nous félicitons l'auteur d'avoir démontré que trop souvent les catholiques prêtent leur concours à des sociétés dangereuses; cette épithète convient tout aussi bien aux compagnies ouvertement anti-religieuses qu'à celles qui cachent leurs sentiments sous le voile de la neutralité.

L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE termine avec le numéro de juin sa dix-neuvième année; nos félicitations à cette revue pédagogique qui sous l'habile direction de M. C. J. Magnan est devenue le guide indispensable de tout éducateur.

---

### Correspondance

---

#### Pain offert à S. Antoine pour les enfants pauvres

\$1.00 pour une place obtenue, L. N. — M. A. D. \$5.00 — Action de grâces pour une grâce obtenue, \$3.00, continuez à prier — Reconnaissance à S. Antoine pour faveur obtenue. Je vous envoie \$3.00 salaire de ma première semaine. A. B. — Reconnaissance à S. Antoine de Padoue et à l'Enfant Jésus de Prague pour succès dans ses examens de médecine. Un protégé de S. Antoine — \$1.00 pour faveur obtenue. C. E. V. — Pour une guérison \$1.00 — Reconnaissance à S. Antoine de Padoue et à Ste Philomène. Mme C. D. 50c — Mme H. D. \$1.00.

#### Intentions recommandées

Faites prier vos enfants pour que mon mari ait une place. Je promets une piastre. Mme L. N. B. — Quatre malades — Une neuvaine à S. Antoine de Padoue pour un examen en médecine — Faites prier vos enfants pour que j'obtienne de l'ouvrage. Je promets 25 pairs pour les enfants pauvres et une grand' messe en l'honneur de la Bonne Ste Anne. G. K. — Je recommande à vos prières et à celles de votre communauté une faveur importante que je désire recevoir de S. Antoine. Si cette faveur m'est accordée, je montrerai ma reconnaissance en vous envoyant \$25.00. Rév. Fr. J. — Je promets un abonnement aux *Œuvres de la Charité* pour une famille pauvre si ma demande est exaucée. A. D.

#### Recommandation de Prières

Jeune fille malade, \$1.00 en l'honneur de S. Antoine. Mme J. B. — Une grâce particulière et succès dans les examens. Un abonné — Une neuvaine à S. Antoine de Padoue afin d'obtenir une place; promesse de \$15.00. Un citoyen du Faubourg — \$1.00 pour un premier succès, veuillez faire une neuvaine vers le 15 juin, si je gagne ce procès je promets \$10.00. Jos. A. — Plusieurs conversions — Une affaire importante.

A toutes ces intentions une messe sera célébrée le 19 juillet en la fête de saint Vincent de Paul.

#### NOS DÉFUNTS

Nous recommandons aux prières de nos abonnés l'âme de M. Elzéar Pouliot.

---

Heureux celui qui devient pauvre pour avoir exercé la charité envers les autres !  
S. VINCENT DE PAUL.

La charité n'est pas seulement dans le cœur et dans les paroles, elle doit passer dans chacune de nos actions.

S. VINCENT DE PAUL.